

Gravelines, Chooz, Plogoff, Golfech...

Tu te souviens des luttes antinucléaires ?

La première génération « écolo » surgie au début des années 1970 ne marchait pas seulement « contre les énergies carbonées », mais contre le nucléaire et la société de consommation. Quels naïfs ces *boumeurs*, dont certains persistent aujourd'hui à contester l'électro-nucléaire et son monde ; voitures, vélos et trottinettes électro-nucléaires ; chauffage et cuisinières électro-nucléaires ; ordis, *smartphones* et réseaux électro-nucléaires ; usines, transports, société électro-nucléaires - c'est-à-dire policière, radioactive et à la merci de la caste des nucléocrates, pour aussi longtemps que dureront les déchets nucléaires.

Si vous souhaitez découvrir ces temps primitifs de l'écologie anti-nucléaire, lisez le dossier de vingt pages publié par *La Décroissance* dans son numéro double actuellement en vente (n°195, décembre 2022/janvier 2023, 32 p. 5€50). Plein d'excellents articles par d'excellents auteurs sur l'histoire et l'actualité du nucléaire et de sa contestation - mais nous sommes juges et parties (voir le sommaire ci-après).

Si vous répugnez à payer pour vous salir les doigts sur du papier imprimé, et à contribuer ainsi à la déforestation et aux nuisances de l'industrie papetière, vous pouvez lire ces quelques souvenirs et propos de certains « qui y étaient », parmi des dizaines de milliers d'autres. Alain, Jean-Luc, Gilles, Corine, Laurent, Jean-Michel et Claude, tous passés par Gravelines, Chooz, Plogoff, Golfech.

Nous, on s'en fiche, on publie autant sur papier qu'en ligne (livres, brochures, journaux), et on ne se fait jamais payer. Ni en ligne, ni sur papier. Ni même pour les causeries « en présentiel », quand on ne se fait pas « annuler » par des transhumanistes « inclusifs ». On devrait peut-être y renoncer. Les déplacements en TGV électro-nucléaire, mine de rien, ça aggrave notre empreinte écologique et notre bilan carbone.

Merci à Charles et à Tomjo qui sont allés boire des coups pour entendre de leurs propres oreilles ces bribes de témoignages ; à Gilles et à Claude pour les courriers qu'ils nous ont envoyés. Il y aurait une bibliographie monumentale du mouvement anti-nucléaire à établir, avec des milliers de titres. Il y aurait un dictionnaire monumental du mouvement écologiste et anti-industriel (« naturien »), à établir, avec des milliers de noms. Des volontaires derrière leurs écrans ?

Pièces et main d'œuvre
Grenopolis, 4 janvier 2023

Alain et Jean-Luc à Gravelines (1973-1981)

Alain m'attend sur la place de la mairie de Steenwerck. Faut-il préciser qu'en ce novembre flamand, le ciel est bas et l'humidité poisseuse ? La petite bagnole qui m'emmène s'écarte enfin de l'autoroute, plonge dans une allée boueuse, et longe la petite Boudrelle, qui s'apprête à inonder les pâtures jusqu'aux portes des maisons. Nous voilà chez Jean-Luc. A sa fenêtre, le lion des Flandres rugit devant un drapeau d'alerte au plutonium. L'intérieur chauffé à bloc par le poêle à bois est tapissé d'affiches. La plus ancienne, collector, doit dater de 72-73, quand l'État imaginait construire une centrale atomique sur les falaises du Cap Gris-Nez, d'où l'on distingue celles d'Angleterre, entre les porte-conteneurs et par temps clair.

« Comme j'avais plus de nouvelles, je croyais que t'étais mort, entame Jean-Luc, cheveux longs et barbe blanche.

- Ah ah, enfoiré !, lui rétorque Alain, grand sec qui se marre de tout et tout le temps.

- Et toi, on ne va pas vivre éternellement, alors dépêche-toi de faire ton article ! »

Celle-là est pour moi. Les présentations sont faites.

Les souvenirs de Jean-Luc sont à peu près rangés dans un album photos, et regroupés dans le bouquin de sa copine Lucienne Cluytens, *Le Vent se lève, nos fabuleuses années 70*, récit à peine romancé des premiers ébats écolos dans les colocs et squats du Vieux-Lille. On y suit des bandes de potes, entre une péniche-concert amarrée quai de l'Ouest dans le quartier des Bois-Blancs, une aumônerie prêtée par un curé pacifiste, et le Resto U du centre-ville, repaire de tout ce que la ville compte d'étudiants gauchistes (les « ML », marxistes-léninistes, les maos, les trots', pour les amateurs d'archéologie). Avec eux, les repas se terminent souvent en pugilats, parfois en bataille de mousse au chocolat.

La première conférence sur le nucléaire est organisée fin 71 à la Maison des jeunes à Lomme par l'APRI-Nord, l'antenne locale de l'Association pour la protection contre les rayonnements ionisants. C'est sans doute la première association contre le nucléaire civil, fondée par l'instituteur Jean Pignero. Succès mitigé malgré une brève dans *La Voix du Nord*. Il y aura plus de monde quelques jours plus tard au concert de Soft Machine, Gong et Kevin Ayers dans l'église Saint-Étienne, rue de l'hôpital militaire. L'acoustique est paraît-il incroyable.

À l'abri de leurs parents, les jeunes lisent *Hara Kiri* et *Actuel*, écoutent *Radio Caroline*, qui émet depuis un bateau amarré dans les eaux internationales en Mer du Nord et se refilent les adresses de médecins qui acceptent de prescrire des pilules contraceptives. Il est frappant, *a posteriori*, de voir combien sont importants les réseaux d'éducation populaire, les MJC, centres Léo Lagrange, Auberges de jeunesse, devenus de simples prestataires de loisirs quand ils n'ont pas disparu.

« C'est grâce, ou à cause, de la lutte antinucléaire, que j'ai arrêté mon boulot de dessinateur industriel dans un bureau d'études. Je bossais notamment pour une usine de plutonium. Ensuite je me suis mis à faire des affiches. »

Jean-Luc rejoint en novembre 1972 Les Amis de la Terre, tout juste créés à Lille par un vadrouilleur revenu des États-Unis, un surnommé « Bulle ». Leur première action, sous forme de *happening*, consiste à puiser l'eau de la Deûle souillée par les usines textiles pour la vendre en bouteille sur leur stand à la braderie. Puis ils louent une ancienne épicerie, défoncée, au 51 rue de Gand dans le Vieux-Lille, avec les objecteurs de conscience, le MLF, le MLAC, le FHAR, et le tout premier distributeur de « biobouffe ». Ils reviennent à peine d'une réunion dans les Ardennes organisée par Pierre Déom, l'infatigable artisan de *La Hulotte*, revue nature pour la jeunesse. S'y trouvent des Belges opposés au chantier de la centrale de Tihange. Ils sont remontés comme des coucous : « La manif du Bugey de 71 et *La Gueule ouverte* de Fournier

nous ont vraiment fait bouger », se souvient Jean-Luc. Leur première manif contre l'atome parcourt le centre-ville de Lille le 6 mai 1973, avec pour mot d'ordre celui du moratoire. La CFDT et le PSU suivent mollement. Ils manifestent encore le 19 mai contre les essais en Polynésie, et remettent une lettre à ce propos à Robert Poujade, ministre de l'environnement de Pompidou de passage à la Foire commerciale, par l'entremise de Pierre Mauroy : « Si toutefois vous êtes convaincus que de tels essais ne sont pas nocifs, nous vous proposons de faire exploser cette bombe à Dijon, là où vous êtes député. » Rires dans les allées.

Le gouvernement annonce ensuite son projet de quatre réacteurs à Gravelines. Les allers-retours entre Lille, les Ardennes et la Belgique – non sans détours par Amsterdam, pour ravitaillement en *shit* et soirées au Paradisio – structurent le mouvement anti-nucléaire nordiste, qui agace la paranoïa des Renseignements généraux. Leurs missives étant décachetées par la police, les rigolos s'envoient avec Déom quantités de courriers bidons, recettes de tisanes venues de l'espace, faux signes distinctifs à porter lors de faux rendez-vous secrets, où les condés se radinent inmanquablement. Pendant une manif, ils prennent des photos des RG qu'ils vont déposer au commissariat, accompagnées d'une plainte pour « suspicion de filature par des individus à l'allure perverse et menaçante. » Classée sans suite.

A Gravelines et Dunkerque, concomitamment à la centrale, et en plus de l'aciérie Usinor inaugurée par de Gaulle en 1966, l'État prévoit l'extension du port et la construction d'un dépôt de carburant. Les dunes vont disparaître sous le béton et les fumées. « On s'est rassemblé sur le site en avril 75, raconte Jean-Luc. A la fin de la manif, on est allés déposer les grilles du chantier, qu'on avait défoncées, devant la mairie. Et puis... cette nuit-là, le mât météorologique a vécu... On ne sait toujours pas qui a fait le coup », insiste-t-il en rigolant.

Lui et d'autres décident de rester sur place. « On campait dans les dunes et on se rassemblait sur la place de Gravelines avec nos tracts et des troupes de théâtre. On devait tenir une permanence pendant une semaine, et finalement on est resté crêcher tout l'été chez une dame, où on faisait nos affiches. Je suis même allé jusqu'à assister à une messe, à Grand-Fort-Philippe, pendant que le curé faisait un discours sur le nucléaire ! » La vie, même militante, semble alors n'être qu'une succession de blagues.

Le nucléaire, par son caractère total sinon totalitaire, n'est pas alors une lutte séparée des autres. Les Amis de la Terre font campagne contre le chauffage électrique, « comme aujourd'hui on devrait le faire contre les voitures électriques » – Alain opine silencieusement. Des publicités sont décorées de slogans contre EDF. Le 26 juin 1976, 400 manifestants déposent à la préfecture du Nord une demande de moratoire sur les réacteurs 3 et 4 de Gravelines, et réclament la constitution d'une commission d'information et de contrôle, composée d'élus et d'assos.

Une partie de la contestation est en voie d'institutionnalisation. Le « Mouvement écologique » se crée en 1976 pour soutenir des candidatures écolos aux municipales l'année suivante. Jean-Luc s'écarte alors des tractations politiques et des Amis de la Terre. Il ne fait pas campagne pour la liste locale « Autogestion et écologie », emmenée par le PSU, qui reporte ses voix sur Ch'gros Quinquin (Pierre Mauroy) entre les deux tours. « Sans le soutien des écolos, peut-être que Mauroy n'aurait pas eu son beffroi. » Ils marchandent ensemble la création de la Maison de la nature et de l'environnement, courroie de transmission de la mairie PS aujourd'hui.

Le 28 mai 1977, un rassemblement de 3 000 personnes érige à Gravelines un mur de sacs de sable et s'en va tomber, une fois de plus, la grille d'enceinte du chantier. Le maire de Gravelines, qui est aussi conseiller général, propose de financer un laboratoire d'analyse aquatique de l'Institut Pasteur, pour surveiller la radioactivité et la vie marine. 180m³ d'eau chaude et chlorée seront relâchés chaque seconde dans la mer par la centrale. Ce laboratoire doit s'ajouter au

« réseau de télésurveillance automatique de la pollution atmosphérique », installé à Gravelines¹. Au moins saura-t-on la cause des cancers de la thyroïde.

Jean-Luc poursuit quant à lui sa carrière au squat du Beau bouquet, toujours dans le Vieux-Lille, et à la librairie pro-situ « Schizo Diffusion », où l'on trouve les bouquins des éditions Champ libre. Il termine là son récit.

Pause Limoncello-café et galette à la vergeoise. Je prends en photo l'affiche de campagne de René Dumont, aux présidentielles de 1974 : *La Parabole des aveugles*, par Jérôme Bosch, et Alain prend la suite.

« En 70 j'étais syndicaliste, en 80 j'étais écolo », après sa rencontre avec Les Amis de la Terre de Merville, dans les Flandres, en 77. « J'étais vaguement informaticien en P.A.O. Je suis allé voir le président de Nord Nature, un mandarin de la faculté, pour lui proposer mes services. Il m'a dit "Ok", j'ai démissionné tout de suite. » Mille manifestants antinucléaires sont encore le 7 avril 1979 devant la mairie de Gravelines. Alain se souvient de la scène. 200 personnes occupent le hall d'entrée pour réclamer du maire (PS) un référendum local. Face aux manifestants, il fait mine d'appuyer leur demande et assure qu'il n'est pas « pour le tout-nucléaire »². On est dix jours après l'accident de Three Mile Islands. Le communiqué de la CFDT réclame qu'aucune centrale ne soit construite dans les zones densément industrialisées comme Dunkerque, ainsi qu'un plan de sobriété en remplacement du nucléaire.

Mais la grosse et mémorable manif antinucléaire, pour Alain et la coordination régionale, se tient du 1^{er} au 4 mai 1980. Une marche de quatre jours entre Lille et Gravelines. Quand les 150 marcheurs se mettent en route de la Place Sébastopol, ils sont précédés par la CFDT, qui ne dit mot sur le nucléaire en cette journée des travailleurs (y compris donc des travailleurs du nucléaire). À 15h, le convoi est déjà sur la Place d'Armentières, et à 18h à la Salle des sports de Steenwerk. « Je trimballais mon chauffe-eau solaire en 4L avec mes panneaux d'information », se souvient Alain. Il faut préparer la popotte et les couchages, manger et boire, et puis danser. Constat, implacable : « 25km et un bal folk dans les jambes... l'énergie, c'est nous ! »

La centaine de personnes prend le train le lendemain jusqu'à Hazebrouck avec 15 tickets. Le contrôleur est compréhensif, le maire (PS) qui les reçoit, beaucoup moins. La marche continue vers Sainte-Marie Cappel, précédée semble-t-il par l'extrême droite qui a recouvert les affiches, et fait étape à Wormhout, à 25km de Gravelines. Le tout sous la pluie. La mairie ouvre la cantine municipale. Après un cassoulet géant préparé par le Houtland nature, les marcheurs digèrent devant le film *Les Centrales de la Terre*. Comme chacun le sait désormais, à l'heure des grands délestages, l'énergie ne s'accumule pas. Ce soir-là, les batteries des marcheurs sont à plat. La soirée sera moins turbulente que la veille.

3 mai. Arrivée à Dunkerque à 17h et distribution de 10 000 tracts. Le groupe non-violent Louis Lecoin assure la popotte, les Amis de la Terre les ont plantés pour l'hébergement. Il y a 300 personnes à caser à la hâte. Le meeting voit se succéder des militants bretons venus de Plogoff, l'anguille communiste Roger Garaudy, un Ami de la Terre venu faire acte de présence – selon le compte-rendu ronéotypé de Nord Nature, qui fait ce commentaire : la soirée est « sabotée par une dizaine de partisans gauchistes de la violence pour qui apparemment le nucléaire n'est condamnable que parce qu'il fait gagner de l'argent au patron, mais constitue une lutte très intéressante à récupérer ». Plus problématique, toujours selon le compte-rendu, est la division entre les antinucléaires de la marche et la coalition de notables regroupée autour des partis de gauche et des Amis de la Terre, dont la « supériorité » intellectuelle et les négociations

1 *La Voix du Nord*, 29-30 mai 1977.

2 *La Voix du Nord*, 10 avril 1979.

politiques en haut lieu confisquent le mouvement et la parole médiatique. Je questionne Alain sur ces petites dissensions : « Oh, tu sais, il y a toujours des petites batailles d'ego et de pouvoir... »

Dimanche 4 mai, les marcheurs fondent sur Gravelines sous un soleil qui a daigné sortir de sa léthargie, applaudis à leur passage à Loon-plage par le maire. Simulation d'accident nucléaire sur les marches de la mairie, construction d'un abri anti-atomique, retombées médiatiques nationales (*Libé, Le Monde, La Voix*). La marche est de ce point de vue une réussite. EDF raccorde les quatre réacteurs à eau pressurisée, refroidis par l'eau de la Mer du Nord, en 1980, puis en ajoute deux autres prévus en Iran avant qu'un Ayatollah n'y prenne le pouvoir. Avec ses 5 460 MW, elle est la deuxième centrale la plus puissante d'Europe, juste derrière celle de Zaporijjia, en Ukraine. Mais aujourd'hui EDF compte y ajouter deux réacteurs de type EPR. Il faut bien alimenter l'usine de voitures électriques Verkor prévue à Dunkerque, sans quoi nous échouerions dans notre « transition énergétique ».

Je demande à Alain son avis sur la faiblesse des manifs antinucléaires dans la région, comparé à celles de Malville ou Plogoff. Il me répond avec ses souvenirs d'enfance : « J'ai lu *Germinal* à douze ans, j'ai mis deux ans à comprendre, mais je me suis toujours demandé comment les gosses descendaient à la mine alors qu'ils voyaient leurs parents cracher leurs poumons. Il y avait une pression sociale, familiale, énorme. Si tu ne descendais pas, t'étais pas un homme. Ou alors fallait se barrer faire pompier, flic ou cheminot, et montrer que t'en étais un quand même. À 14 ans, on se chauffait au charbon extrait par des types qui crevaient. On était des salauds. Et à 15 ans, je suis tombé sur un bouquin sur le nucléaire avec des mecs qui bossaient en blouse blanche dans des salles de machines immaculées. Le nucléaire, c'était plus propre que le charbon, et même que le pétrole ! »

On nous refait le coup aujourd'hui. Le nucléaire est « vert » et les voitures électriques sont « propres ». L'entourloupe fonctionne depuis cinquante ans. Ces témoignages sont là pour nous le rappeler.

Tomjo

Lire aussi : Lucienne Cluytens & Chantal Lebecq, *Le Vent se lève, nos fabuleuses années 70*, Éditions Gilles Guillon



Chooz vu par Gilles

Je vais tenter vite fait de répondre à votre demande. Ma réponse tentera de m'en tenir à l'état d'esprit du moment, sans tenir compte du regard critique que je porte aujourd'hui sur mes et nos activités à l'époque dans la pointe de Givet. Je précise toutefois que concernant les luttes anti-nucléaires, je ne suis pas vraiment la personne la mieux placée.

Je suis monté la première fois dans la pointe de Givet lorsque j'ai appris que des sidérurgistes de Usinor à Vireux-Molhain (Ardennes) avaient brûlé le château du directeur de l'usine suite à

l'échec des négociations à propos d'un plan social. On rapportait que la population avait dansé autour de ce feu de joie et que les pompiers avaient vu leurs tuyaux sabotés. J'avais jusqu'alors entendu parler des affrontements à Chooz, du projet de centrale, des manifestations régulières. Mais j'étais assez distant de ces « mouvements ». J'y voyais des protestataires spécialisés exclusivement sur ces questions, décentrant à leur manière la lutte des classes. Je ne défends pas le point de vue que j'avais alors, j'explique ! comme diraient Valls et Coluche.

Pour reprendre la centrale de Chooz, dans cette pointe de Givet qui pénètre en Belgique, il n'y a qu'une seule et unique route. Tous les samedis, donc, les convois de flics (cars, camions, blindés) prenaient cette route en direction du site de la centrale pour le protéger. Ils passaient inévitablement devant l'usine Usinor de la Chiers. Avec l'idée de manifester leur colère contre les décisions de licenciements, les sidérurgistes ont assez rapidement commencé à les attendre. D'abord en organisant des embuscades en chemin, avec divers matériels ad hoc, sur le parcours longeant la Meuse. Sur le pont de la rivière La Chiers, la barricade était constituée des lourdes pièces d'acier sous lesquelles étaient posées des bouteilles de gaz et sur lesquelles était dispersé du carbure destiné à s'enflammer dans l'éventualité où les pompiers interviendraient avec de l'eau. La situation s'est donc assez rapidement fixée sur ce point. Mes relations avec les sidérurgistes étaient excellentes. L'usine était ouverte à tous. On y dormait, mangeait, dansait et s'équipait. Un groupe clandestin d'ouvriers qui lors de ses apparitions était masqué, s'était constitué, menait diverses actions assez fortes et défendait ceux que les médias appelaient les « éléments provocateurs venus de l'extérieur ». La difficulté pour les flics à rejoindre le site de Chooz a provoqué rencontres, complicités et alliances avec les anti-nucléaires qui venaient de divers pays et régions. De mon côté (et du nôtre – j'étais très proche des Cangaceiros) j'avais des relations avec les sidérurgistes en dehors de ces jours de bastons. Je montais assez souvent les voir : grosses bouffes, sorties en discothèque, longues discussions, etc. La région était alors sous surveillance policière (avec les moyens de l'époque – autre siècle !) circulation des PSGI qui contrôlaient les véhicules extérieurs au département, écoutes téléphoniques, filatures, etc...

Les gars du coin nous communiquaient des plans pour passer à travers les mailles du filet. Je suis allé plusieurs fois à Chooz et les villages environnants. J'ai passé du temps avec les gens qui s'occupaient de Radio La Pointe d'où étaient diffusées des infos sur les déplacements des flics, diverses déclarations, et aussi des communiqués sur la vie locale. Il y avait une ambiance d'inventivité et de création comme souvent dans ce genre de situation où les gens ont l'impression de remettre la main sur leur vie. Les relations se sont alors élargies à d'autres participants à ces fins de semaine dans la pointe de Givet, notamment à des anti-nucléaires venus d'Allemagne et à des groupes d'ouvriers belges. J'ai participé à une réunion à proximité de la frontière où se mélangeaient tous ces gens rassemblés autour de deux positions : la centrale de Chooz et la destruction de l'usine de la Chiers font partie d'un même projet de désertification ; la manière la plus immédiate de s'y opposer est d'abord de chasser les flics de la région et de faire du bruit. J'ai pas mal de temps maintenu des liens avec des métallos d'une grosse usine de Charleroi qui se définissaient comme « grévistes professionnels »... La distinction entre la lutte des anti-nucléaires et celle des sidérurgistes de la Chiers a, il me semble, dans ces moments fusionné dans un mouvement commun qui englobait toute cette partie de la région.

De souvenir, le mouvement a ralenti jusqu'à quasi s'éteindre lorsque l'État a mis sous état de siège les populations des deux communes de Vireux-Mohain et Vireux-Wallerand. Présence massive et permanente de flics et de mobiles en armes, toute circulation d'habitants à pied comme en voiture devant être justifiée, contrôles, arrestations, procès...

Et puis les ouvriers de la Chiers ont eu accès, en toute discrétion pour ne pas faire d'émules, à un plan social hors norme par rapport à l'époque. Primes de départ conséquentes, allongement des durées de chômage, remboursements d'une grosse part des frais de déménagement, reclassements sur d'autres sites avec l'engagement de conditions optimum, etc. Mais aussi fatigue et inquiétude, parfois associées à des séparations et à des vies cassées (comme j'ai pu le voir quelques années plus tard lors de la fin de la grève des mineurs dans le Yorkshire). Mes

contacts se sont étiolés. Beaucoup de gens ont changé de région. J'ai su que certains ont crémé leurs thunes à grande vitesse. D'autres ont monté de petits business et se sont plantés. Quelques-uns ont accepté d'être reclassés à la forge, atelier encore en activité de l'usine. Et le temps a filé, avec la vie et le reste.

Je ne pense pas que ces quelques mots puissent vraiment répondre à votre demande. Mes petites activités d'alors s'attachaient centralement aux manifestations et expressions vivantes de la lutte des classes. Je précise bien « vivantes », car l'importance de ce qui était recherché et vécu là, étaient le sentiment, l'impression (la certitude ?) de contribuer, en créant des liens directs avec des gens en lutte, à la destruction de l'ensemble de l'organisation de la société. Quel ambitieux ! C'était...

J'attends vos remarques, bien sûr.

Amicalement,

Gilles

Le 26 septembre 2022

Quand même pour précisions, je (et on) considérait les « autonomes » avec le plus grand mépris comme il se doit... Je les regardais comme des touristes-bastons n'ayant aucun lien avec les gens du coin, arrivant le samedi soir et repartant le dimanche en fin d'après-midi. Je précise juste cela pour nommer aussi un autre aspect de l'ambiance et aussi un peu mon (notre) état d'esprit...



Trois potes à Plogoff

Corine : en 1980, j'étais en 3^e à Quimper et mon petit copain habitait Plogoff, exactement à Trogor, où les cars de CRS stationnaient. Tout le monde au collège savait par lui qu'ils voulaient implanter une centrale nucléaire à Plogoff. Nous on disait : c'est quoi ? Et il disait que ça pouvait être vachement dangereux à cause des courants marins. C'est une zone merveilleuse, un des plus beaux endroits du monde, on va quand même pas foutre une centrale nucléaire là. Dans mon collège il y avait des élèves qui venaient de Plogoff et ils étaient très concernés, ils ne voulaient pas qu'on salisse leur paysage.

On se renseigne ; on se rend compte que c'est pas sans danger, que ça peut exploser. Et puis on apprend qu'il y a des luttes, des rendez-vous. Alors on y est allés, deux fois à Quimper, une fois pour le procès, une fois on a déparé la cale au Cap Horn.

Mon copain qui était plus âgé que moi m'avait expliqué qu'on ne savait pas quoi faire des déchets et que ça pouvait être dangereux pour les générations à venir.

J'étais de gauche, j'avais une mère de gauche et un père d'extrême droite, royaliste. Ma mère lisait le journal et était au courant.

Quand Mitterrand a annulé le projet en 1981, ça s'est terminé, mais on est restés sur le sujet parce qu'il n'y avait pas qu'à Plogoff.

C'était ma première expérience politique.

Laurent : en tant que militants libertaires on voulait montrer notre opposition au nucléaire en empêchant l'enquête d'utilité publique – avec les différents lieux occupés par les mairies annexes. C'était le boycott de l'enquête, le maire de Plogoff et la population étaient d'accord pour l'empêcher. Il fallait bloquer. Quand les mairies annexes fermaient à 17h, le caillassage commençait et les courses dans les champs, on appelait ça « la messe de 5 heures ».

Je me suis mis en arrêt maladie pour être sur place et dormir sur place.

En tant que libertaires on était opposés au nucléaire car c'est le renforcement du régime policier et de surveillance, avec le transport des matériaux, le problème des déchets qui imposent un renforcement de l'appareil d'État, auquel on était opposés.

Mitterrand a annulé le projet mais validé l'ensemble du programme électro-nucléaire. J'ai manifesté aussi à Malville et au Larzac.

La conscience écologique des gens du coin est venue tardivement. Au départ on est sur une opposition aux expropriations, un réflexe petit propriétaire plutôt.

Jean-Michel : il y a une dimension avec les gens du coin, qui ont la trouille de la centrale, et ont des réactions de défense, peu politiques, par rapport au projet et à la manière dont les flics ont déboulé ; et il y a une dimension de soutien politique qui vient d'une génération de jeunes sensibilisés aux questions de l'environnement. La gauche révolutionnaire et la nouvelle gauche bretonne de l'après 68 se sont sensibilisées au travers de la lutte de Plogoff. Le PSU était aussi impliqué.

Moi j'étais à la LCR et j'ai participé aux premières réunions et à la mise en place du premier comité anti-nucléaire de Quimper.

Le temps fort c'était la période de l'enquête publique, avec une résistance et une violence portée par les jeunes et assumée par la population. La radicalisation se faisait aussi sur la question culturelle, de la Bretagne. Et la question des marées noires a radicalisé cette génération. Le terrain était donc favorable.

Corine : Le Torrey Canyon en 67 et l'Amoco Cadiz en 79 ont été notre première conscience écologique. En 79 je nettoyais les oiseaux au collège et j'étais révoltée.

Jean-Michel : le comité menait des actions de sensibilisation et d'information sur le nucléaire, sur une longue période, avec l'édition de bulletins, des émissions de radio pirates.

Laurent : Les gens de Quimper ont été mobilisés par les procès suite à la répression policière. Tout le Finistère sud était mobilisé.

Jean-Michel : Il y avait des dimanches autour de la bergerie, et des temps forts de mobilisation, où convergait toute la région.

Il y avait une auto-organisation au niveau de Plogoff pour empêcher l'arrivée des CRS, les barricades, et le harcèlement au quotidien.

J'ai été blessé mais je n'ai pas regretté, ; il y avait beaucoup de solidarité.

Laurent : on avait 20 ans, et je regrette parce qu'un copain s'est suicidé après avoir été victime de diffamation après Plogoff, qui l'ont amené à se foutre en l'air. Il y a des pourritures qui ont diffamé ce mec d'une grande valeur et qui ont fait des jolies carrières après. Mais je ne regrette pas la lutte.

Propos de bistrot recueillis par Charles

Voir aussi : *Le Dossier Plogoff*, un documentaire de François Jacquemin, édité chez Synaps (et merci à Antoine pour le cadeau)



Claude à Golfech

La lutte antinucléaire, partie intégrante de la lutte des classes ?

J'ai du mal à dire quand et comment cela a commencé ? En 4^e je crois, par une belle journée printanière. Quoi qu'il en soit je me suis retrouvé embarqué dans une des plus longues et plus vives luttes environnementales de ces dernières années en France.

Je suis tombé dans la marmite très jeune, les luttes antifranquistes avec mes amis-es enfants de réfugiés espagnols, les révoltes lycéennes et rapidement aussi la solidarité avec les prisonniers parce que la résistance est synonyme de répression. Et la lutte antinucléaire n'échappe pas à cela. Quand l'on regarde avec le recul les années qui ont passé, on voit bien que les engagements dans la vie à l'adolescence ne sont pas uniquement portés par une conscience politique, une haine épidermique de l'injustice ou des problèmes avec l'autorité mais aussi par des besoins d'aventures, de sensations fortes, de montées d'adrénaline.

Et avec la construction de la centrale de Golfech, j'allais être servi. Et je ne fus pas le seul à vivre des moments intenses de peur, de joie, de colère et de tristesse. Et comme beaucoup de jeunes militants de cette époque, je me suis construit de combats, de victoires, défaites et avec de l'amour pour sûr.

Les années 70 et 80 (1900) ont été marquées par une activité révolutionnaire ou dite révolutionnaire soutenue et un antagonisme violent avec les pouvoirs et ses forces de répressions. La militance antinucléaire n'y a pas échappé.

C'est terrible de se sentir exister en fonction des coups que l'on peut porter et de ceux que l'on peut éviter. Toutefois, mes années de bagarre contre ce que je pense être le summum de la barbarie totalitaire ont été des années de vie, de pleine vie, d'imagination débordante, d'organisation, d'intelligence commune, de mobilisations et d'actions inouïes.

Des complicités comme on en découvre seulement dans des moments de profond engagement, exacerbées par les risques encourus et pimentées du secret de la clandestinité. Des complicités inoubliables, pour tout le restant de la vie, et d'autres aussi intenses et fulgurantes que les éclairs bleus de certaines nuits.

Quand un combat commence très tôt dans la jeunesse, c'est un formidable terrain d'apprentissage politique ; quand il n'est pas terminé de longues années plus tard, ce peut être un cuisant échec qui marque toute une vie. Ou mettre en évidence que ce n'est pas le résultat qui compte forcément.

Même si la défaite antinucléaire est lourde de conséquences avec ce monde nucléarisé qui nous entoure, ces effets délétères sanitaires, économiques, politiques, guerriers, ce risque omniprésent de cataclysme final... La résistance a toute sa légitimité, et je ne ressens pas ces années de lutte comme une faillite existentielle ; Elles m'ont forgé, elles ont aiguisé mon appétit de vie, et appris que la résistance collective à l'oppression du présent, plus qu'une nécessité vitale, peut être un art de vivre plus enrichissant que les mille chimères proposées par le capitalisme, la société de consommation ou son corollaire le développement personnel.

Je suis parti de rien pour arriver nulle part dixit Groucho Marx, mais il m'a toujours semblé qu'il était primordial de laisser des traces des résistances. Sur cette lutte locale qui a marqué toute une région et une génération, il existe le livre « Golfech, le nucléaire, implantation et résistance », un joyau. Quant au travail de mémoire globale nécessaire pour penser un avenir émancipé, c'est ce à quoi nous nous sommes attelés, au Cras et avec les autres centres d'archives autonomes, depuis de nombreuses années, aussi. Une lutte acharnée contre l'oubli, l'amnésie et la réécriture historique.

Claude à Toulouse en octobre 2022

Lire aussi : Le monumental pavé (587 pages !), *Golfech, le nucléaire, implantations et résistances*, publié par Claude Courtes et J.C. Driant du Collectif La Rotonde, aux éditions du CRAS, en avril 1999.

Centre de Recherche pour l'Alternative Sociale : 39 rue Gamelin, 31 100, Toulouse



Sommaire du dossier anti-nucléaire dans *La Décroissance* n°195, décembre 22/janvier 23.

- Nucléaire, l'impasse de la *puissance*, par Pièces et main d'œuvre.
- Dossier – Nucléaire : de Jacques Ellul à Jancovici - Suicidaire nucléaire par *La Décroissance*
- Le monde sans frein, bédé de Druilhe et Baba
- Le nucléaire c'est de la bombe !, interview de Nicolas Lambert
- Encart : Jeune, déserte la filière nucléaire
- Cycle de l'uranium, la mondialisation à son sommet – Accident atomique : la vie mise en équation
- Les véritables dimensions de la catastrophe de Tchernobyl, interview de Thomas Johnson
- Les encombrants cadavres de Brennilis, interview de Michel Marzin
- Fukushima, la catastrophe sans fin, interview de Pierre Fetet
- La faute irréversible de l'industrie nucléaire française – De quelques accidents majeurs en France – Covidisme et nucléarisme, par Vincent Cheynet
- Science nucléaire sans conscience, par Arthur Guerber
- Progrès atomique sans merci, interview de Jean Druon
- En sortir avant le pire, par Denis Cheynet – Fragilité de la puissance électrique, par Alain Gras
- La faute à la fermeture de Fessenheim ? – Compter l'énergie : petit rappel du Professeur Stéphane Lhomme
- Chronique antinucléaire de Stéphane Lhomme : Corrosion : Iter aussi !

On s'en voudrait d'oublier les contributions en ligne sur www.piecesetmaindoeuvre.com et en Pièces détachées :

- Mémento Malville. Une histoire des années 70 (2005)
- Malville, SuperPhénix : 30 ans de défaite (2007)
- Iter ou la fabrique d'Absolu (2007), de B. Louart
- Catastrophe nucléaire : on vous l'avait bien dit (2011)
- Mon pays à l'ère nucléaire (2022), de R. Garcia
- Françoise d'Eaubonne à Grenoble (2022)
- De Messmer à Macron, le discours du nucléaire (2022), du collectif Passerelle
- Nucléaire en-deçà des Alpes, horreur au-delà (2022), de G. Carrozza

A écouter sur le blog de Floraisons (<https://floraisons.blog/face-au-monde-machine/>) : « Face au monde-machine », série de podcasts avec Pièces et main d'œuvre, épisode 7 : Malville